



SHABA

NORD

SECTEUR NETTOYÉ PAR LE 2 REP
(FRANÇAIS).

ANCIEN AÉRODROME. PREMIÈRE
ZONE DE LARGAGE FRANÇAIS, LE
VENDREDI 19/05 EN FIN D'APRÈS-
MIDI.

DEUXIÈME ZONE DE LARGAGE
FRANÇAIS (2 REP), LE SAMEDI 20/05
À L'AUBE.

HÔPITAL.

MAISON OÙ FUT
DÉCOUVERT LE
CHARNIER.

SECTEUR NET-
TOYÉ PAR LE
1ER PARA.

SECTEUR NETTOYÉ PAR LE 3E
PARA.

COLLÈGE JEAN XXIII.

CHEMIN DE FER, ROUTE SUIVIE
PAR LE 3E PARA (MAJOR CAU-
WENBERG).

ROUTE D'ÉVA-
CUATION DES
RÉFUGIÉS.

ROUTE SUIVIE
PAR LE 1ER
PARA (LT-COL
VERBEKE).

ÉCHELLE ± 1 KM.

NOUVEL AÉRODROME OÙ LE RÉGIMENT
PARA-COMMANDO EFFECTUA SON ATERRIS-
SAGE D'ASSAUT LE SAMEDI 20/05 À L'AUBE.

DU 31 MAI AU 7 JUIN 1978

Ministère
de la Défense Nationale



Cabinet du Ministre

1000 Bruxelles, le 27 mai 1978
rue Lambermont, 8

Au nom du Gouvernement et de la Nation toute entière j'adresse aux membres des Forces armées belges actuellement présentes au Zaïre mes très vives et chaleureuses félicitations pour l'efficacité et le dévouement dont ils ont fait preuve jusqu'ici dans l'accomplissement de leur mission humanitaire.

Leur intervention a permis de sauver le maximum de vies humaines menacées d'un sort tragique et de rapatrier dans les meilleures conditions les survivants des récents événements au SHABA.

Je forme le vœu de pouvoir rapidement partager avec leurs familles la joie de les accueillir à leur retour en Belgique.

SHABA



C'est encore tout frais en mémoire, quelque peu confus peut-être... Que s'est-il passé exactement là-bas ?

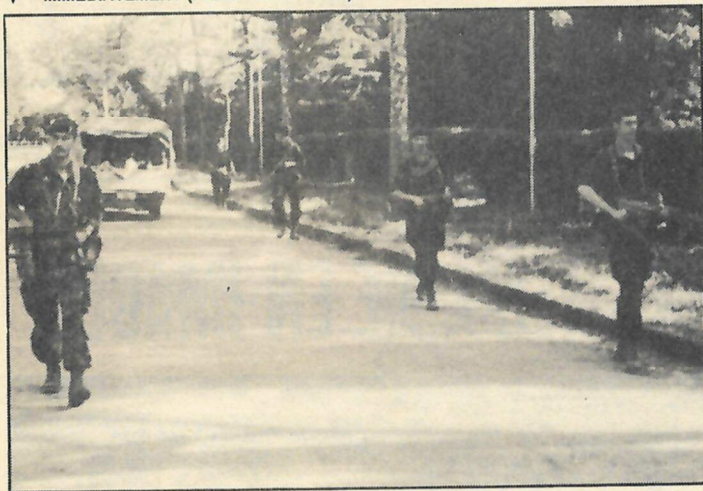
Le commandant H. De Meulenaere, alias Cesar, y était. Il nous fait revivre les opérations et nous décrit des scènes émouvantes et souvent horribles vécues dans et autour de Kolwezi ; il témoigne encore de la coopération dans la poursuite d'un même but : sauver des gens. La mission était claire :

Pour commandant opération Red Bean.

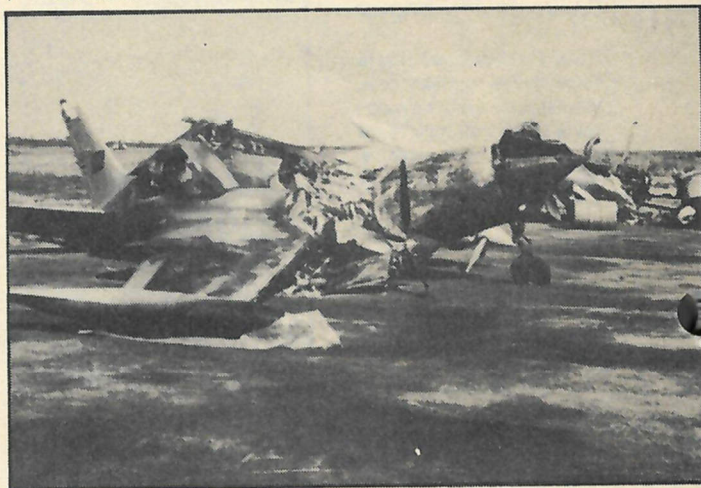
1. Essayer d'établir le plus vite possible à aérodrome Kolwezi dispositif pour accueillir ressortissants occidentaux et les amener à Kamina. Prévoir ravitaillement et antenne médicale.
2. Mission reste inchangée, à savoir : ne pas participer à action militaire française en cours.
3. Vous êtes toutefois chargé de prendre toute mesure pour protéger, délivrer et amener à l'aérodrome toute personne en danger en répondant aux appels qui vous parviendraient de source sérieuse.
4. Au cas où des otages seraient entraînés par assaillants et où vous jugez votre action capable de les délivrer, vous êtes autorisé à la faire sans procéder d'aucune façon à un franchissement quelconque de frontières.
5. Votre action reste limitée à 72 heures de présence à Kolwezi.

Paul Vanden Boeynants,
Ministre de la Défense nationale.

▼ IMMEDIATEMENT (A L'ARRIERE-PLAN) L'EVACUATION COMMENCE.



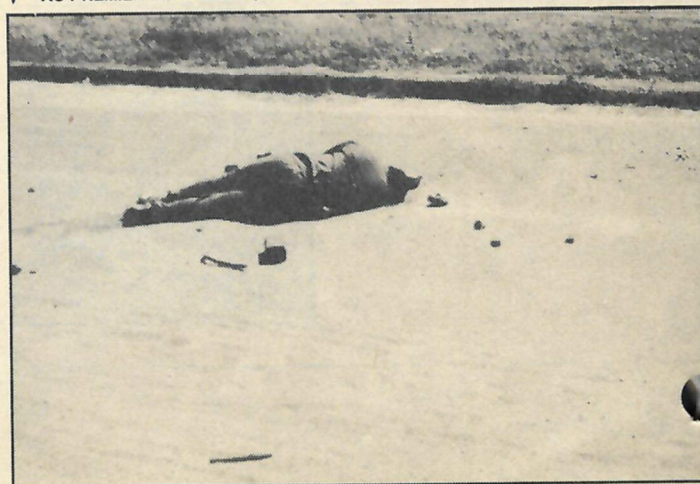
▼ NOUS TOMBONS SUR LES TRACES DU COMBAT. CES AVIONS ZAIROIS FURENT DETRUITS PAR LES REBELLES.



▼ PARTOUT, AUSSI DES NOIRS...



▼ AU PREMIER ROND POINT, UN CADAVRE DE REBELLE.



Pour une meilleure compréhension, nous renvoyons le lecteur au plan figurant en page intérieure de la couverture de ce numéro.

Je reviens de Kolwezi.

J'y ai vu l'enfer.

Sur mes épaules pèse toute la tristesse du monde mais mon cœur est fier. Fierté d'appartenir à une armée qui par quatre fois en quelques années a réalisé les plus belles opérations militaires : sauver des hommes. En 60 c'était le Congo, en 64 Stanleyville, en 74 c'était le Sahel. Et puis, maintenant, Kolwezi. Sans parler du Bengla-Desh et de la Tunisie.

Tristesse aussi. Immense tristesse devant toutes ces vies innocentes, blanches ou noires, coupées brutalement, là-bas, à 6.000 kilomètres d'ici.

Tristesse devant ces drames affreux dans un pays qui a tout pour être un paradis. Mais dans le ciel bleu de Kolwezi, ce sont d'étranges oiseaux qui planent. Beaucoup d'oiseaux. Sur une désolation sans nom.

Le récit qui va suivre ne donnera pas

dans le sensationnel. Mais il sera vrai. Ce qui, ces derniers jours, ne fut pas si fréquent.

JEUDI 18 MAI 78. TREIZE HEURES QUINZE

A Melsbroek le premier C 130 du 15e Wing décolle. Aux commandes, le Colonel Blume. A bord le Colonel Depoorter commandant le Régiment Para-Commando. Cinq appareils suivront, chargés à ras bord de soldats et de matériel.

Trois autres C 130 de la Force Aérienne qui se trouvaient au Mali (une autre opération humanitaire...) reçoivent l'ordre de rejoindre directement Kamina. L'un d'eux sera le premier à se poser sur la base : il est six heures, vendredi matin.

Au cours de la nuit, les Boeings de la Sabena embarquent le gros de la troupe, avec armes et bagages. Ils voleront 18 heures, escales comprises, obligés de faire de larges détours, certains pays n'autorisant pas le survol. La plupart des hommes dorment. Il n'y a ni nervosité, ni inquiétude. Du moins, en apparence. Certains jouent aux cartes, mais le jeu n'est pas très orthodoxe.

Au-dessus de l'île de Sao Tomé, nous passons l'équateur. Pas question de baptême, et bien l'on fit : l'eau va cruellement manquer à l'arrivée.

Il est 14 heures, le 19, quand le premier Boeing militaire se pose à Kamina, suivi, moins d'un quart d'heure plus tard, du premier C130 venant de Bruxelles. Puis, les avions se suivront à cadence accélérée.

Notre avion se pose dans la nuit. A peine au sol, ce vendredi, nous apprenons que les Français ont droppé deux compagnies sur l'ancien aérodrome de Kolwezi. Une troisième compagnie n'a pu sauter à cause de la tombée du jour. Les troupes au sol se sont retranchées sur l'aérodrome pour y passer la nuit.

La déception se lit sur les visages de nos hommes. Mais elle se dissipe rapidement : nous ne sommes pas là pour y chercher une quelconque gloire militaire. Nous venons sauver des gens. C'est tout.

On s'installe comme on peut, sur le béton d'un hangar, parmi les avions zairois. Dans un petit local, juste à côté, l'Etat-Major travaille. Les aviateurs sont là, et les paras-commandos.



PRES DU COLLEGE JEAN XXIII, DES VEHICULES MITRAILLES.



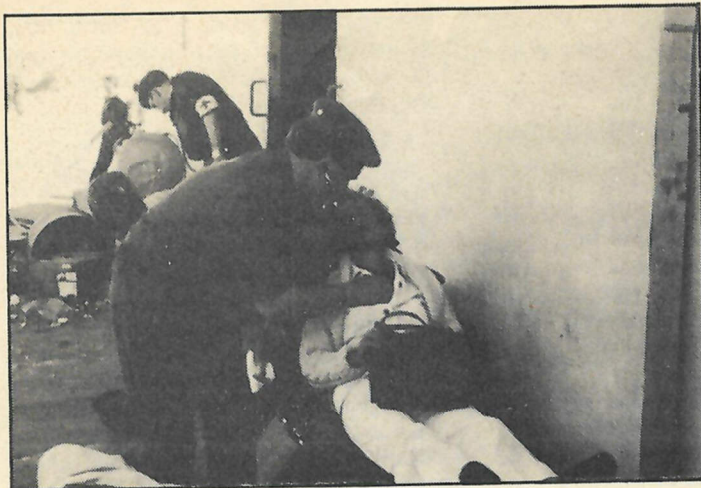
PARTOUT DES TRACES DE COMBATS. AU CENTRE, EN CIVIL, UN DELEGUE DE L'AMBASSADE DE BELGIQUE QUI FAISAIT PARTIE DE L'EQUIPE D'IDENTIFICATION.

LES PREMIERS REFUGIES ARRIVENT AU NOUVEL AERODROME. IL N'EST PAS ENCORE 9 HEURES 30.



SUR LE VISAGE DE LA MANAN, L'HORREUR DES JOURS PASSES.

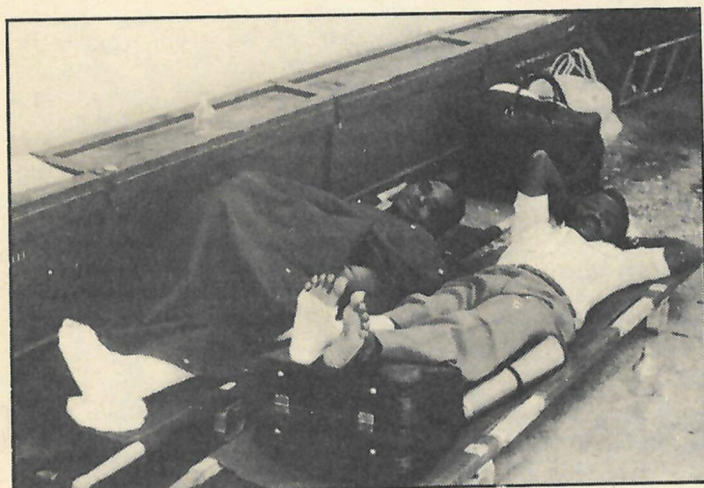




▲ LE COMMANDANT-MEDECIN PRODIGUE LES PREMIERS SOINS.



▲ DES REFUGIES INDIQUENT SUR UNE CARTE OU SE TROUVENT SOIT DES PARENTS, SOIT DES AMIS.



▲ DES BLESSES ZAÏROIS. ILS SERONT PARMI LES PREMIERS A ETRE EVACUES.



▲ LE LONG DE LA ROUTE, DES AUTOS BLINDEES DETRUITES. CERTAINES ETAIENT PIEGEES.

L'opération se précise. On attend le "Go" de Bruxelles. Les officiers zaïrois sur place nous apprennent que le nouvel aérodrome est entre leurs mains. On décide donc de ne pas parachuter nos troupes, mais de les poser en "atterrissage d'assaut". Cette procédure présente l'énorme avantage de faire gagner au moins une heure, qui autrement serait consacrée au regroupement. Cette heure gagnée nous permettra d'être plus tôt en ville.

Dans la nuit, l'ordre arrive de Bruxelles : allez-y. Les quelques heures qui restent se passent en préparatifs. On attend l'aube.

SAMEDI 20 MAI : KOLWEZI

Dans l'obscurité, les paras-commandos montent à bord des C130. Il n'y a pas d'excitation, tout se passe comme à l'exercice. Un soldat me demande : "Vous avez des nouvelles ?" Je lui réponds : "Vous êtes en train de les fabriquer, mon vieux !"

Il est 5 heures 50. Le premier C130 prend l'air avec le commandant du Régiment et le commandant de l'opération aéroportée. En principe tout doit se passer sans casse, puisque l'aérodrome est tenu par l'armée zaïroise. Mais sait-on jamais. La situation pourrait s'être modifiée.

Sept autres appareils décollent dans la foulée et, c'est une formation de huit C130 qui se dirige maintenant vers Kolwezi.

Les avions se posent pratiquement l'un sur l'autre dans un ouragan de poussière : superbe démonstration du "métier" de nos aviateurs. On roule encore que l'arrière des appareils s'ouvre. Dès que l'on stoppe, les hommes du 1 Para en surgissent comme des diables hors d'une boîte et se dispersent méthodiquement pour assurer la sécurité.

Les avions tournent déjà et redécollent.

Ouf. Ça s'est bien passé.

Cette fois l'opération sauvetage est commencée.

VERS LA VILLE

A peine a-t-on touché le sol, que le Lieutenant-Colonel Verbeke voit se déployer, à 4 km de là, une série de parachutes : les Français viennent de larguer leur troisième compagnie au nord de la ville. Elle rejoindra les deux compagnies toujours retranchées sur l'ancien aérodrome et ainsi la ville pourra être investie simultanément par les Belges et les Français.

Il n'aura fallu que quelques instants : déjà nos hommes progressent vers la ville. Le 1 Para suit la route, le 3 Para le chemin de fer. Pas de résistance. On progresse rapidement. On entend tirailler deci-delà. Qui tire, et sur quoi ? On ne sait. Le long de la route, des traces de combat : véhicules renversés, amas de douilles, équipements

dispersés. A gauche, un atelier : dans la cour, une dizaine d'autos-blindées hors d'usage. On découvrira plus tard que certains de ces véhicules sont piégés. Et que ce n'est pas du travail d'amateur...

ON ARRIVE À KOLWEZI

À l'entrée, une banderole dérisoire : "La ville de Kolwezi vous souhaite la bienvenue". La banderole est trouée d'impacts. Dix mètres plus loin, les premiers cadavres. Et l'odeur.

On progresse toujours : la ville est morte. Le long des rues, maintenant, des cadavres de plus en plus nombreux. Ils sont là depuis plusieurs jours, sans doute depuis mercredi. Il suffit de les regarder pour en être convaincu. Au premier rond-point, des cadavres de rebelles. On s'est sérieusement battu ici.

Toujours pas de résistance. Un calme atroce, inquiétant. Puis, tout de suite, c'est l'horreur : les hommes du 1 Para découvrent 28 cadavres dans une maison. Spectacle insoutenable. Il y a là des hommes, des femmes, des enfants.

L'enfer.

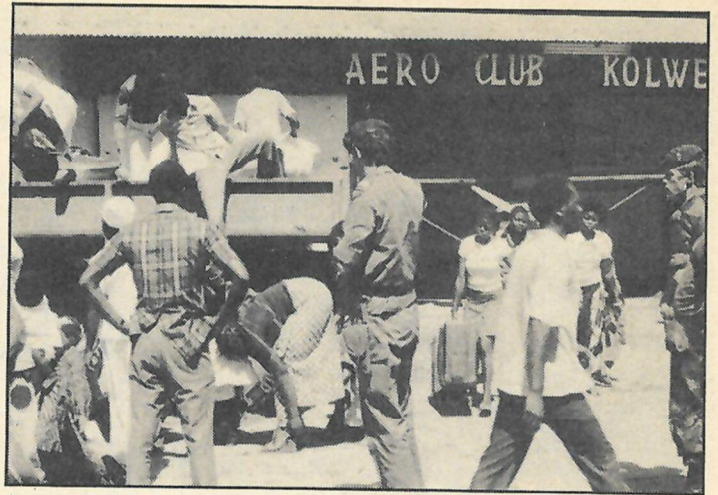
On se détourne. Une larme perle à l'œil d'un soldat.

LE SAUVETAGE

On ne voit pas de rebelles. S'il y en a, ils



▲ MONSIEUR T. IL SE TROUVAIT DANS UNE R4 MITRAILLÉE. SES DEUX COMPAGNONS SONT MORTS. IL EST RESTÉ DEUX JOURS CACHÉ DANS UN APPENTIS...



▲ LA POPULATION LOCALE ARRIVE EN FOULE POUR ÊTRE ÉVACUÉE.



▲ LA FAMILLE EST REUNIE. ON RESPIRE.



▲ ON CHANGE UNE ROUE DU 725. RUDE TRAVAIL SOUS CE CLIMAT.

doivent s'être réfugiés dans la cité indigène. Et notre mission est d'investir les quartiers européens.

Très vite, on parvient à rassembler des réfugiés. Des véhicules trainent un peu partout, certains sont en ordre de marche : on y embarque les gens. A 9.30 heures, les premiers arrivent déjà, sous bonne escorte, à l'aérodrome. Le 15^{me} Wing, infatigable, prend en charge. Dans trente minutes, ils seront à Kamina. En sécurité.

On continue. Les réfugiés sortent de leur cachette. Il y a des pleurs, il y a des rires. On embrasse nos gars. Maintenant, c'est un flot presque ininterrompu qui s'écoule vers l'aérodrome. C'est simple : le soir, on aura évacué près de 2.000 personnes. Mais n'anticipons pas.

On arrive dans l'avenue du 30 juin. Une désolation. Partout des traces de carnage, des traces de pillage. Une famille de trois personnes gît sur le pas de sa porte. Plus loin, une petite Renault R4. A l'intérieur, deux cadavres européens. On saura plus tard que là, il y eut un rescapé : gravement blessé, celui-ci s'est terré deux jours dans un appentis, sans eau, sans nourriture, sans soins.

L'on retrouve un autre rescapé : deux jours durant il s'est terré sous le toit de la maison où l'on trouva le charnier. C'est un miracle : il se trouvait aux toilettes lorsque la tuerie commença. Défonçant le faux pla-

fond, il se réfugia sous les toits. Ainsi, on a pu reconstituer une partie de ce drame.

Le mercredi matin vers neuf heures une attaque rebelle est lancée sur le PC de l'armée zaïroise qui se trouve à proximité. Cette attaque est repoussée. A la suite de cela, les Zaïrois rassemblent les familles du quartier dans le but de les protéger. Il y avait là beaucoup d'enfants : comme ils étaient très bruyants, on décida de les héberger dans une autre maison. Ce qui devait les sauver. A 16.00 heures, une nouvelle attaque rebelle se déclenche contre le PC. Et puis, on ne sait plus rien sauf ceci : parmi les morts on a retrouvé un soldat zaïrois chargé de la protection.

A L'AÉRODROME

Retournons un instant à l'aérodrome où les réfugiés s'embarquent ; des scènes déchirantes s'y déroulent. Là c'est une jeune femme avec ses deux petits enfants qui, en pleurant, demande partout si l'on n'a pas vu son mari. Ici, c'est une autre femme, seule, courant à droite et à gauche, se tenant la tête, parlant sans cesse de ses chiens, pleurant, riant. En pleine dépression.

Des enfants. Certains, tristes. D'autres absolument détendus, apparemment ravis de voir tous ces soldats.

J'ai vu des gens avec, pour tout bagage, une cage et deux canaris. D'autres avec...

une raquette. Mais partout, dans les yeux, les terreurs passées et la joie de la sécurité retrouvée.

Dans un hangar, les médecins font du bon travail. Il y a là une petite station de triage, où l'on reçoit blessés et malades. Juste à côté, une antenne chirurgicale. Normalement, une telle antenne aurait dû se trouver à Kamina. Mais l'expérience de Stanleyville (où le docteur Jacobs s'était trouvé avec 52 blessés graves en moins d'une heure) a permis cette entorse à l'organisation traditionnelle. Cette modification s'est révélée bénéfique. Au moins un légionnaire français lui doit la vie.

Peu de blessés civils, ce qui paraît étrange, vu le nombre de morts. Quatre ou cinq militaires belges (légères blessures accidentelles), et une dizaine de légionnaires du 2^{me} REP. Le colonel médecin Tancre était content : "Nous étions prêts à toute éventualité, il est heureux qu'on n'ait pas été obligés d'employer tous nos moyens..."

Plusieurs milliers de civils zaïrois se pressent maintenant à l'aérodrome, demandant à être évacués. Parmi eux, la même misère : enfants pleurant, bagages dérisoires. C'est la population locale qui a payé le plus lourd tribut au drame. Quelques centaines de noirs seront évacués jusqu'au moment où les autorités zaïroises feront stopper cette opération.

Pendant ce temps, en ville, des familles



▲ LA JOIE. ON EN EST SORTIE.



▲ NOS PARA-COMMANDOS TRANSPORTENT LES BAGAGES.

zaïroises demandaient au Paras-Commandos de les ramener dans leur maison, et de vérifier s'il n'y avait pas de rebelles à l'intérieur. A l'aérodrome, les C130 décollèrent jusque tard dans la nuit, la piste étant éclairée par les phares des véhicules abandonnés. On dormira plus tard.

DIMANCHE 21 MAI

Le Président Mobutu atterrit à l'aérodrome (il était déjà venu l'avant-veille), le colonel Depoorter se présente et lui fait un rapide briefing. Peu avant, notre ambassadeur à Kinshasa, Mr Rittweger de Moor était arrivé. Accompagné du colonel Blume et du colonel Depoorter, il se rend en ville, où il prend contact avec nos militaires.

Peu après, les médecins de l'hôpital arrivent au PC pour mettre au point l'évacuation des blessés et des malades. L'hôpital fut épargné par les deux camps : les rebelles y faisaient soigner leurs blessés (quand nous y étions, il y en avait encore quelques-uns en réanimation) ; puis, les soldats zaïrois y firent soigner les leurs.

Incident révélateur : lorsque les rebelles se retirèrent de Kolwezi, ils vinrent récupé-

rer leurs blessés transportables...

Pendant ce temps, le Régiment envoyait quatre colonnes (motorisées tant bien que mal) de la force d'une compagnie, vers les villages à quelque 40 km de Kolwezi : les renseignements recueillis auprès des réfugiés faisaient soupçonner la présence de réfugiés là-bas. Mais les renseignements étaient incorrects, ou dépassés. Il n'y avait pratiquement plus personne à récupérer.

Par-ci par-là, à Kolwezi, quelques européens apparurent encore. Terrorisés, ils s'étaient terrés jusque là. Parmi eux, un brave homme de 60 ans : six jours durant il s'était caché dans la brousse avec son fils. Petit commerçant de la ville, il était à Kolwezi depuis 45 ans... Pillé trois fois, il avait à chaque fois remonté le courant. "Mais maintenant, c'est fini. Je n'ai plus la force. Je suis trop vieux. J'ai 15 zaïres en poche. Tout ce qui me reste d'une vie de travail". Il sort une photo frippée : "Ça c'est ma fille. Elle a 16 ans. Elle est disparue. Tu ne l'as pas vue, dis ?"

ET A KAMINA ?

Si l'on trimait ferme à Kolwezi, l'équipe de Kamina, à 260 kilomètres de là, n'était pas en reste. Un centre d'accueil y était

installé et tournait rondement sous la direction énergique et clairvoyante du Commandant De Keyser. Recevoir, trier, nourrir, loger 2.300 personnes en quelques heures n'est pas une mince affaire. Il fallait de plus, et ce n'était pas le moins important, identifier tous ces gens, retrouver et essayer de réunir des familles dispersées, recueillir toute information pouvant aider le travail de recherche. Besogne difficile auprès de gens dont la plupart étaient encore sous le choc des événements.

Parallèlement, les gars du Centre d'Entraînement Para préparaient et chargeaient les avions qui, constamment, retournaient sur Kolwezi. Tout le monde travailla nuit et jour à une besogne qui, pour être peu spectaculaire, n'en était pas moins vitale pour la réussite de l'opération.

La Force Aérienne, pendant ce temps, donnait son maximum. Constamment en vol, naviguant à vue, les équipages ont donné le meilleur d'eux-mêmes. Les mécanos firent un travail surhumain : l'un d'eux dut d'ailleurs recevoir de sérieux soins, car il faillit tomber d'une passerelle, tant il était épuisé. La réussite de l'opération dépendait de chacun.

Tous le savaient, l'opération ne pouvait que réussir.



▲ SANS CESSER, LA FOULE ARRIVE.



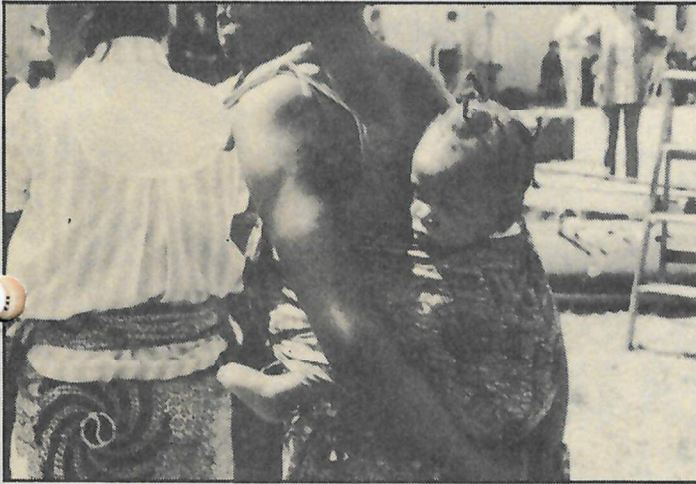
▲ IL A SIX MOIS. PLUS TARD, ON LUI EXPLIQUERA.



▲ BEAUCOUP DE FRANÇAIS SERONT EVACUES PAR LES BELGES, DONT CES ADORABLES BAMBINS.



▲ TOUS LES VEHICULES SONT MIS A CONTRIBUTION...



▲ NOIR OU BLANC : LA MÊME MISÈRE.
UNE FAMILLE ZAÏROISE REJOINT SA MAISON SOUS LA PROTECTION DE NOS GARÇONS.



▲ MITRAILLEUSE ÉTRANGÈRE, RECUPERÉE EN VILLE.
LES PREMIERS RÉFUGIÉS MONTENT À BORD.





▲ ... MAIS S'IL VOUS PLAÎT NE FAITES PAS DE BRUIT.

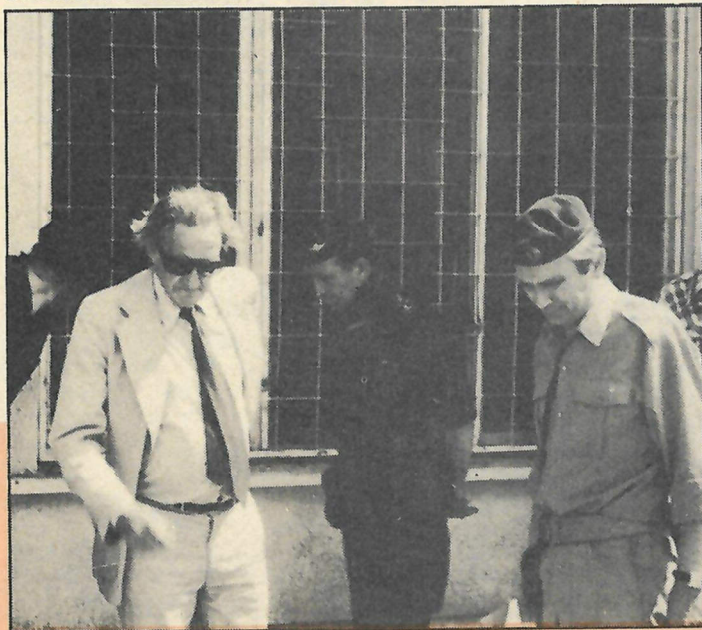


▲ CECI N'A PAS DE NOM.



▲ DANS CETTE MAISON, UN MOND

L'AMBASSADEUR DE BELGIQUE, MR. RITTWEGER DE MOOR DEVANT LA MAISON DU MASSACRE. DERRIERE CETTE FENETRE, VINGT-HUIT VICTIMES...



SPECTACLE INSOUTENABLE, HOMMES, FEMMES, ENFANTS. UNE HORREUR SANS NOM. DES CHOSES QU'IL FAUT VOIR POUR LE



H + 72

Comme imposé par le gouvernement belge, l'action humanitaire de Kolwezi prit fin 72 heures après son déclenchement.

Cette action fut, il faut l'affirmer avec force, après tout ce qu'il en fut dit, une réussite à 100 %. Déclenchée en un minimum de temps, menée à terme dans les délais, après avoir exécuté intégralement la mission imposée, tout cela sans perte et sans accrochage, ce fut une opération exemplaire. Bien sûr, l'on entendit, en

Europe, des critiques. C'est normal : ces gens n'y étaient pas, et souvent parlaient des choses qu'ils ignoraient totalement.

La discipline des paras-commandos fut superbe. Ils se conduisirent comme des vétérans. Pas un coup de feu ne fut tiré sans ordre, pas un ordre ne fut donné sans réflexion. Une troupe magnifique.

A Kamina, dans ce grand hangar, un petit garçon triste serrait dans ses bras un petit chat. Tout ce qui lui restait. Il tira la manche d'un officier Para-Commando : "Ils ont tué

mon papa, ils ont tué ma maman. Ils ont tué ma petite sœur... Tu peux me tuer aussi, mais, s'il te plaît, ne fais pas de bruit..."

On a beau être endurci. On a beau avoir fait Stanleyville. On a beau être mûri par les horreurs.

On se détourne.

Et on pleure.

texte et photos : CESAR



E CADAVRES...

RE. DES CHOSES QU'IL FAUT MONTRER. ET DONT IL FAUT SE SOUVENIR. TOUJOURS.



▲ DISCIPLINE, TENUE, DIGNITE : NOS HOMMES FURENT EXEMPLAIRES.

LES 72 HEURES SONT ECOULEES. MISSION REMPLIE ET TERMINEE. SUR LA ROUTE VERS L'AERODROME CETTE CRUELLE INSCRIPTION.



20 MAI

Mardi 20 heures, aéroport militaire de Melsbroek. Massés sur le tarmac, parents et amis attendent impatiem-

ment le retour de nos paras. Malgré les informations rassurantes quant au succès total des opérations, sans accrochage ni coup de feu, l'anxiété se lit encore sur de nombreux visages.

Le ministre de la Défense nationale, Monsieur Paul Vanden Boeynants, épuisé par les événements de ces derniers jours, avait tenu personnellement à saluer l'arrivée de nos troupes.

21 heures, les premiers hommes débarquent et, immédiatement, dans un tohu-tohu aussi indescriptible que chaleureux, nos vaillants soldats peuvent se livrer à la joie des retrouvailles et des embrassades. Du moins tant qu'on leur en laisse le temps car aussitôt ils sont soumis à un feu roulant de questions tant de la part de la presse que de celle

des familles de ceux restés à Kamina. Mais le silence se fait lorsque notre ministre prend la parole pour, en quelques mots, féliciter et remercier nos paras pour leur excellent travail.

Le dernier avion se posant vers minuit, ces mêmes scènes se répètent jusqu'à une heure avancée de la nuit. Heures sombres durant lesquelles on vit ceux dont le para n'avait pu revenir au pays, repartir la mine attristée et souvent même la larme à l'oeil. Déception certes bien compréhensible mais qui peut être tempérée par cette phrase rassurante tirée du discours de Monsieur Paul Vanden Boeynants, dans laquelle il souligne le caractère purement humanitaire et non agressif de la mission de ceux restés sur place.

